Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Pline le Jeune, *Lettres*, Tome IV : Livre X. Texte établi, traduit et commenté par Hubert Zehnacker et Nicole Méthy (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2017, xxxiii et 154 pages, dont 64 doubles.

Ce quatrième tome clôt l'édition dans la C.U.F. de la Correspondance de Pline, par H. Zehnacker et N. Méthy. Contenant le dixième livre des *Lettres*, il se substituera avantageusement à l'édition vieillie de Marcel Durry (C.U.F, 1947), avec cette différence que cette dernière incluait aussi le *Panégyrique de Trajan*, qui ne figure pas ici. Les contributions respectives de H. Zehnacker et N. Méthy (désormais désignés par leurs initiales) sont clairement précisées : N.M. a écrit l'Introduction (p. vii-xxxi), à l'exception des pages consacrées à l'histoire du texte, qui sont dues à H.Z. (p. xxiii-xxvi). Ce dernier a établi le texte, composé le commentaire et dressé les index. La traduction, elle, est l'œuvre de N.M. Revenons maintenant sur les différentes parties de l'ouvrage. L'introduction présente avec clarté et concision les divers problèmes propres au livre X, qui occupe une place originale au sein des *Lettres* de Pline, tant par le contenu (l'unique correspondant de Pline est Trajan, dont un certain nombre de réponses figurent dans le corpus) que par la transmission manuscrite. N.M. présente soigneusement dans l'Introduction l'état des différentes questions, tout en précisant chaque fois ses propres positions, toujours modérées et raisonnables. Pour la datation, elle accepte pour les *epist*. X 1-14 l'opinion majoritaire, à savoir les années 98 à fin 102/début 103, ce qui rend ce groupe de lettres contemporain des livres 1-3 de la *Correspondance*. Les autres lettres, qui datent du gouvernement de Pline en Bithynie et sont des missives officielles, ont été écrites soit entre 110 et 112, soit entre 112 et 114. N.M. pense que le recueil est « quasi complet », bien qu'on en ait parfois douté. Qui s'est chargé de la publication ? N.M. ne croit pas que ce soit Pline lui-même, mais un membre de son entourage, sur l'identité duquel on ne peut faire que des conjectures. Quant aux réponses reçues par Pline, proviennent-elles de Trajan en personne, de son administration, ou selon les cas de l'un ou de l'autre ? N.M. donne la préférence à cette dernière hypothèse. Quelques pages concises nourries de bibliographie évoquent les divers types d'interprétation, documentaire, politique, idéologique, littéraire, auxquelles ce livre X donné lieu. N.M. donne ainsi une bonne idée de la complexité des questions soulevées par ce corpus, tout en conservant concision et clarté dans sa propre présentation.

Le texte a une histoire propre, distincte de celle des autres livres de la *Correspondance*, et particulièrement pauvre. Il est connu presque exclusivement par des éditions humanistes du début du xvi^e^ s., qui elles-mêmes reposent sur un seul et même manuscrit *P*, perdu depuis. De *P* cependant dérive aussi une copie manuscrite, *I*, mais qui ne contient que les lettres 1-40. Il s'ensuit que l'éditeur moderne, pour établir le texte, doit compter avant tout sur sa propre sagacité. H.Z. ne formule pas de principes éditoriaux, ni n'établit de hiérarchie entre les diverses éditions humanistes. À l'occasion seulement il formule en note un jugement sur la fiabilité de telle source imprimée (ainsi p. 81 : « *Cat.*[2], dont l'autorité est généralement faible »). S'agissant cependant des *epist*. 1-40, pour lesquelles on dispose de *I*, il favorise plus que ne le faisait Durry les leçons du manuscrit, sauf quand ce dernier est à l'évidence fautif. De façon générale, l'apparat de H.Z. est beaucoup plus fourni et précis que celui de son prédécesseur, dont il corrige à l'occasion les inexactitudes (par ex. à propos de *epist*. 31.4 il écrit possim *edd*. : possum *I a*, alors que Durry inversait l'attribution

de ces deux leçons). On regrettera seulement qu'un certain nombre d'unités critiques ne se trouvent pas à la même page que le texte latin concerné mais aient glissé, selon les cas, à la page précédente ou à la suivante, avec le risque que le lecteur ne s'avise pas de leur existence : ainsi p. 1-2 ; p. 4-5 ; p. 16-17 ; p. 23-24 ; p. 26-27 ; p. 31-32 ; p. 37-38 ; p. 39-40 ; p. 45-46 ; p. 53-54 ; p. 54-55 (*in nullo*) ; p. 55-56 ; p. 56-57 ; p. 62-63. Signalons aussi, mais c'est moins gênant, que p. 4, à propos de *epist*. 5.1, l'ordre de deux unités critiques se trouve inversé. Mais ces inadvertances ne sauraient occulter le fait que l'on dispose désormais d'un texte soigneusement établi et plus fiable que celui de l'édition de 1947.

La traduction est elle aussi un grand progrès par rapport à l'édition précédente. Car même si N.M. ne craint pas, et elle a raison, de reprendre à l'occasion des trouvailles heureuses de M. Durry, son propre style réussit à être beaucoup plus fluide et naturel tout en restituant avec une attention extrême les détails du latin. Il peut même arriver que la traductrice justifie l'un de ses choix en note, ou qu'elle y explicite le sens particulièrement riche de tel ou tel terme. Son scrupule va parfois très loin : ainsi, dans l'*epist*. 3a.1, *indulgentia uestra* est rendu par « ta bienveillance et celle de ton père », et une note explique que le possessif pluriel désigne en effet conjointement Nerva et Trajan (était-il cependant nécessaire d'introduire cette glose dans la traduction elle-même ?) La terminologie juridique, abondante dans le livre X, fait l'objet de beaucoup d'attention, et elle est restituée avec un grand souci tant de précision que de clarté (ex. *epist*. 4.2 : *nondum satis legitime peregerat*, « n'avait pas encore rendu l'acte exécutoire dans les formes légales »). Dans les *epist*. 6.1 et 7, nous avons à première lecture sursauté devant l'anachronique « kinésithérapeute », pour *iatralipta*, puis, à la réflexion, admis cette audace qui non seulement vivifie la traduction mais présente l'avantage d'avoir, comme *iatralipta*, une étymologie grecque.

Mais la principale innovation de cette nouvelle édition est le riche commentaire de H.Z. (p. 65-142), alors que l'édition Durry n'offrait, elle, que quelques notes de bas de page, insuffisantes pour affronter un document aussi riche et souvent aussi technique. Ce commentaire, qui touche à des domaines fort divers en fonction des exigences ponctuelles, ne cherche pas à épuiser l'ensemble des problèmes, ce qui ne serait pas dans l'esprit de la collection, mais il donne les informations suffisantes pour introduire dans le texte le lecteur qui ne serait ni historien ni juriste, et lui permet en outre s'il le souhaite de rechercher un complément d'information à partir des nombreuses références bibliographiques. On trouve d'abord des éclaircissements sur certains choix textuels, à partir d'arguments externes, en particulier historiques. Par ex. p. 116, à propos de *epist*. 77.1, H.Z. justifie la leçon *legionarium centurionem* (et non *regionarium c*.) dans une note dense et précise, étayée d'une bibliographie copieuse. Les nombreux points de droit et de droit administratif sont élucidés avec concision et clarté. On peut prendre pour exemple le commentaire tout à fait éclairant de la curieuse affaire d'Archippus, ce philosophe qui s'étant mis imprudemment en lumière, voit une accusatrice exhumer à son encontre une condamnation vieille d'une trentaine d'années (*epist*. 58-60) ; commentaire étayé, p. 104, d'une copieuse bibliographie relative aux documents juridiques joints par Pline à sa lettre. De même, s'agissant des deux lettres sur les chrétiens (*epist*. 96-97), les plus célèbres et les plus étudiées du livre X, le commentaire, tout à fait excellent, se focalise sur l'indispensable et seulement l'indispensable, mettant en évidence les points les plus importants ou les plus problématiques, mais donnant aussi au lecteur des pistes pour aller plus loin par le biais d'une bibliographie spécifique. Le volume s'achève par deux index, l'un, des noms de personnes, l'autre, des noms géographiques et religieux. Une excellente édition donc, dont il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'elle soit bientôt parachevée par celle du *Panégyrique de Trajan*.

Mireille Armisen-Marchetti.

JUSTIN, *Abrégé des* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée*, t. I : Livres I-X. Texte établi, traduit et commenté par Bernard MINEO, notes historiques par Giuseppe ZECCHINI (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2015, CV et 249 pages, en partie doubles.

L'édition critique de référence de l'*Abrégé des* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée* par Justin était jusqu'ici celle établie par O. SEEL dans la collection Teubner (Leipzig, 1935 ; Stuttgart 1971 et 1985). La présente édition, due à B. MINEO pour l'établissement du texte et G. ZECCHINI pour les notes, propose une mise à jour scientifique complète du sujet.

L'introduction de ce tome I (livres I-X) est claire et bien structurée. Elle se propose d'abord de résoudre le problème posé par la biographie de Trogue Pompée et son œuvre (p. I-XLI). Les données biographiques qui sont en notre possession concernent exclusivement sa famille. On y apprend que l'auteur des *Histoires Philippiques* est un Romain de fraîche date puisque c'est son aïeul (grand-père ou arrière-grand-père) qui reçut de Pompée la citoyenneté romaine lors de la guerre de Sertorius ; d'où son nom, Trogue signifiant « clan » en celte, et Pompée étant le nom du patron de sa famille ; quant à son père, il servit sous C. César. La date de sa mort est inconnue. Tout nous incite cependant à penser que Trogue Pompée aurait été « l'exact contemporain » de Tite-Live (p. VIII). La date de composition des *Histoires Philippiques* n'est pas aisée non plus à établir avec précision ; il est probable que l'ensemble de l'ouvrage fut composé sous le règne d'Auguste et peut-être au début de la période tibérienne (p. X). Les données afférentes à la finalité des *Histoires Philippiques* sont plus nombreuses. La préface de Justin permet en effet d'apprécier la nature même de l'ouvrage : l'œuvre de Trogue Pompée aurait été originale pour deux raisons : il s'agirait du « premier ouvrage centré sur l'histoire de la Grèce composé en latin » et d'« un rare exemple d'histoire universelle » (p. XIII). Le même Justin affirme que l'œuvre du Gaulois occupait 44 livres, l'ensemble étant vraisemblablement cinq fois plus volumineux que le texte transmis par Justin. S'ensuit un développement sur l'interprétation du titre, « Philippiques » étant, selon une suggestion fort judicieuse de B. MINEO, à prendre au sens d'« hellénistiques » (p. XVIII). La partie consacrée aux *Histoires Philippiques* s'achève par une interprétation pertinente : plutôt que de suivre la *communis opinio*, qui fait de l'écrivain gaulois un adversaire de Rome et/ou d'Auguste, B. MINEO préfère s'attarder sur les éléments du texte qui lui paraissent indiquer assez nettement la tonalité augustéenne des *Histoires Philippiques*. L'hypothèse formulée par l'éditeur est donc que « l'œuvre de Trogue Pompée est réellement parallèle de celle de Tite-Live » ; les deux projets se complètent (p. XXXIII-XXXIV). Tous deux appellent de leurs vœux une renaissance de Rome dans le cadre de la restauration augustéenne (p. XXXVIII-XXXIX). La deuxième grande partie de l'introduction est consacrée à Justin et à l'*Abrégé*. La vie de l'abréviateur est encore plus mal connue que celle de Trogue Pompée. Son origine (africaine ? gauloise ? nord de la mer Noire ?) est discutée, de même que celle de la composition de l'ouvrage (début du III^e^ siècle selon W. HECKEL ; fin IV^e^ siècle d'après G. ZECCHINI), B. MINEO penchant pour sa part pour le IV^e^ siècle, voire la fin du IV^e^ siècle (p. LIX). Le contenu de l'œuvre est plus facile à cerner : l'*Abrégé* n'est pas un résumé, mais un florilège, dont les épisodes sont susceptibles de plaire (*uoluptas*). La comparaison entre le texte de Justin et les prologues permet de percevoir la nature des choix opérés par l'auteur. Moralisateur, Justin privilégie tout ce qui ressemble à du roman ou à de la tragédie, son public n'étant plus le lectorat républicain, très élitiste et capable de lire le grec, mais un lectorat plus populaire, provenant de l'ensemble du monde romain parlant latin. La partie de l'introduction consacrée à l'*Abrégé* s'achève par des considérations sur le style de Justin, résumées en une

formule-choc, « une poétique du spectaculaire » (p. LIX), sur les sources de l'*Abrégé* et enfin sur le contenu des livres I à XLIV. La section finale de l'introduction a pour sujet la tradition manuscrite de l'*Abrégé* et l'histoire de ses éditions. Le texte, dont il existe aujourd'hui encore plus de deux cents manuscrits, a été établi à partir de la collation de dix-sept manuscrits, dont dix sont systématiquement cités dans l'apparat critique. Le stemma proposé tient compte des dernières données de la recherche : il repose sur les travaux de F. RÜHL, M. GALDI, O. SEEL – avec une mention toute particulière pour ceux de RÜHL – mais aussi sur l'étude récente de M. PETOLETTI, « La Storia del testo di Giustino », dans C. BEARZOT et F. LANDUCCI (edd.), *Studi sull'epitome di Giustino*, Milan, Vita e Pensiero, 2014.

Les choix opérés en matière de leçons ou d'*emendationes* pour l'établissement du texte de ces livres I-X sont judicieux. L'apparat est sobre et lisible. La traduction, dont on regrettera qu'elle ne mentionne pas le numéro des paragraphes bien présents dans le texte latin, est assez souvent (trop ?) proche de celle de ses prédécesseurs, É. CHAMBRY et L. THÉLY-CHAMBRY (Paris, Garnier, 1936). La traduction de M.-P. ARNAUD-LINDET (accessible par le site www.forumromanum.org) pourra parfois paraître plus originale (exemple pour *grauia seruitutis uerbera* (III, 5, 2 : « les si terribles fouets de la servitude », traduction de M.-P. ARNAUD-LINDET, à comparer avec celle de B. MINEO et de l'édition Garnier : « les terribles coups de fouet que l'on donne aux esclaves »).

Les notes historiques de G. ZECCHINI, rejetées en fin de volume (p. 151-241), s'apparentent davantage à un commentaire qu'à des notes proprement dites. Très riches, elles sont un modèle en matière de précision et d'érudition.

Au total donc, un volume bienvenu, non seulement parce qu'il vient combler une lacune du catalogue de la CUF, mais aussi et surtout parce qu'il apporte un regard neuf sur Trogue Pompée et Justin.

Martine CHASSIGNET.

De rebus bellicis. Sur les affaires militaires (Collection des Universités de France), texte établi, traduit et commenté par Philippe FLEURY : Paris, Les Belles Lettres, 2017, CXL et 116 pages, en partie doubles.

Ce volume était très attendu ; il a exigé de longues années de travail. L'introduction occupe plus de cent pages. De l'auteur du De rebus bellicis et de ses intentions (p. VII sq.), on ne sait pas grand-chose, mais on peut tout de même conjecturer avec vraisemblance qu'il s'agit de quelqu'un qui a été haut fonctionnaire – ou bien magistrat municipal ; en tout cas, quelqu'un qui connaît bien l'administration ; qui sait très bien le latin, jusque dans les finesses de sa métrique (p. XI-XIV) ; peut-être originaire de régions comme l'Illyrie ; quelqu'un, enfin, qui veut faire servir son expérience pratique (p. XIII) au bien commun. Le titre *De rebus bellicis* (p. XXV) est tout à fait approprié au contenu du traité ; car celui-ci envisage bien les problèmes militaires, fût-ce en les replaçant dans leur contexte « économique, fiscal, monétaire, sociétal et technique » (p. XXVII). Un long ensemble de l'introduction (p. XXVIII-LIII) est ensuite consacré à la question de la datation. Ph. FLEURY reprend (p. XXVIII-XLIX) de façon à la fois détaillée, claire et critique toutes les hypothèses présentées au fil du temps par les différents spécialistes ; à la fin (p. XLIX-LIII), il tranche, toujours avec prudence, en faveur du règne de Valentinien I^er^ et de Valens (ce qui était l'hypothèse de Seeck, en 1894 – la plus ancienne donc), proposant pour la datation du *De rebus bellicis* « la fourchette 366 (mort de l'usurpateur Procopius) – 370 (mort de Galate) » (p. LII), et il donne ses raisons. En ce sens, un apport considérable de cette édition au

problème de la datation du *De rebus bellicis* est l'étude précise et serrée (p. XII-XIV) de certaines caractéristiques stylistiques sur lesquelles, comme le souligne Ph. FLEURY (p. LII-LIII), on ne s'était pas suffisamment penché jusqu'ici : cette étude reproduit fidèlement les analyses d'A. FOUCHER, dont Ph. FLEURY a sollicité les compétences de spécialiste de la métrique. Par ailleurs, des remarques plus ténues, mais non sans importance, contribuent aussi aux essais de datation, comme celle de la p. 84, l. 6-8 (avant Gratien) à propos du *thoracomachus*. A partir de la p. LIII, on examine le contenu et l'organisation de l'œuvre, aussi bien en ce qui touche aux nécessaires réformes proposées par l'auteur (parmi lesquelles, tout à fait original, le regroupement des monnayeurs dans une seule île, pour limiter les risques de fraude) qu'en ce qui concerne les renouvellements qu'il préconise dans l'armement (sur ce dernier point, voir p. LXV-LXXVIII) : « seize propositions », diraient nos programmes électoraux d'aujourd'hui. Peut-être (p. LXXXII), malgré leur silence total à son sujet, le *De rebus bellicis* ne fut-il pas complètement ignoré de ses contemporains ; mais (p. LXXXIII) c'est au XIII^e^ s., à la Renaissance et au XVIII^e^ s. que l'on pense repérer les échos les plus nets de sa lecture. La dernière partie de l'introduction (p. LXXXV sq.), comme il se doit, esquisse l'histoire du texte, lequel n'a été transmis que par un manuscrit de Spire (fin du XI^e^ s. ?), qui existait encore en 1556 (p. LXXXVIII) mais qui est aujourd'hui perdu (ses aventures ont été bien présentées par Reinach, « Un homme à projet du Bas-Empire »), et duquel proviennent les cinq manuscrits du XV^e^ et du XVI^e^ s. qui sont utilisés pour l'édition. Par ailleurs, l'un des intérêts marquants de ces manuscrits est de transmettre des illustrations (p. XCVIII-CVII) en couleur (dont les originaux sont plusieurs fois appelés dans le texte du *De rebus bellicis* par l'auteur lui-même). La liste des éditions (depuis la *princeps* de 1552) est fournie aux p. CVII-CXI. Une bibliographie, enfin, recense plus de 200 titres d'articles et d'ouvrages (p. CXV-CXXXVIII).

Le texte du traité lui-même occupe 27 pages de latin. Le commentaire, abondant et d'une précision méticuleuse, dans un rapport de 3 à 1 à l'égard du texte, court sur 75 pages. L'index (p. 105-114) a la double particularité très commode de ne pas s'en tenir aux termes latins et de faire aussi une place au français, et d'autre part de renvoyer non seulement aux occurrences des mots dans le *De rebus bellicis*, mais encore à celles de l'introduction. Les illustrations qui accompagnaient le texte selon la volonté expressément déclarée de l'auteur du *De rebus bellicis* (*cf. supra*) sont éditées à la fin du volume en un album (non paginé) de 14 planches, et même en couleurs.

En ce qui concerne la traduction, on sent, dès qu'il s'agit de descriptions techniques d'une machine, de ses parties ou de son fonctionnement, la parfaite maîtrise de l'éditeur, acquise de longue date grâce à ses travaux bien connus : pas d'approximations, des traductions parfaitement claires même quand le texte latin paraîtrait quelque peu ambigu pour un non spécialiste, et argumentées quand il le faut dans des notes éclairantes. Dans le commentaire, Ph. FLEURY n'esquive aucune difficulté : voir, par exemple, l'explication proposée pour l'énigmatique *thoracomachus* p. 83 (peut-être aurait-on pu mentionner la correction de Saumaise, *thoraconactus*, c'est-à-dire νακτὸς θώραξ, en prenant en compte que νακτά = πιλητά – voir aussi Du Cange ; mais il est vrai que la forme *thoracomachus* apparaît plusieurs fois dans le texte du *De rebus*, et que ce caractère récurrent peut conduire à n'y point toucher).

On ne trouve pratiquement pas de coquilles dans ce livre dont la présentation est extrêmement soignée. Tout au plus la mesquinerie du recenseur pourra-t-elle relever une mauvaise coupe de *fluuiorum* (p. 4, l. 16), et une autre, de *inseruiret* (p. 23, l. 7 d'en bas) ; suggérer que, toujours dans le texte latin (p. 19, l. 8 d'en bas), il vaudrait mieux supprimer la virgule après *omnia* ; et relever que dans la traduction (p. 20, l. 10), il faut lire « Libye » au lieu de « Lybie ». Maigre gibier.

On salue donc avec une réelle admiration ce modèle d'édition critique dans lequel tout est dit, toutes les compétences attendues d'un éditeur sont déployées et convergent vers la mise en lumière du texte (voir, p. ex., à propos de la *ballista quadrirotis*, la « chaîne », annoncée p. LXVII, l. 11 d'en bas : introduction, traduction, commentaire *ad loc*. et figure 2), et finalement tout est rendu simple, ce qui fait que le livre pourra s'adresser non seulement aux philologues et aux spécialistes, mais aussi à un public plus large, curieux de choses techniques bien propres à soutenir l'intérêt pour l'antiquité.

Jean-Yves GUILLAUMIN.

MARTIANUS CAPELLA, *Les Noces de Philologie et de Mercure*. Tome IX, Livre IX. *L'Harmonie*, texte établi, traduit et commenté par Jean-Baptiste GUILLAUMIN (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2011, CXXVIII et 310 pages, dont 67 doubles.

L'édition des *Noces Philologie et de Mercure* se poursuit dans la Collection des Universités de France et Jean-Baptiste GUILLAUMIN nous offre le dernier livre de cette encyclopédie, consacré à la musique dans la série des sept arts libéraux et qui vient s'ajouter aux livres IV, VI et VII déjà parus qui traitent de la dialectique, de la géométrie et de l'arithmétique. Il s'agit d'une étape importante dans la publication de l'œuvre, avec une monographie qui fait le point sur la musique et les connaissances musicales à la fin du IV^e^ siècle et au début du V^e^ siècle dans le monde romain. Bien des progrès ont été accomplis depuis la vieille dissertation de Franz EYSSENHARDT, parue à Berlin en 1861 (éditeur de Martianus Capella dans la collection Teubner). On lit peu, malheureusement Martianus Capella, qui est, au sens propre, un auteur de référence. Les étruscologues citent à l'envi le fameux passage du livre I (§ 41-61) où Jupiter convoque les dieux : passage essentiel pour la topographie céleste si chère aux Étrusques et au fondement de l'orientation dans l'*Etrusca disciplina.* Le traité peut être daté des années 420-430 et, plus d'une fois, le rapprochement avec Macrobe, à la fois pour les *Saturnales* et le *Commentaire sur le Songe de Scipion*, se révèle intéressant : tant pour les données chronologiques (la dernière réaction païenne) que philosophiques. Les deux auteurs s'inscrivent dans la longue tradition néoplatonicienne et sont d'une discrétion révélatrice sur le christianisme devenu religion officielle. Ils connaîtront une destinée parallèle au Moyen Âge.

L'un des mérites et non des moindres, de cette édition, est de reconnaître à Martianus Capella une place dans l'histoire littéraire : le *De nuptiis* constitue un exemple précieux de *prosimetrum*, de mélange de vers et de prose : il est l'aboutissement d'une longue tradition, où l'on retrouve encore Varron, celui de la *satura*, de la satire ménippée, que nous ont fait connaître les travaux de J.-P. CÈBE. La structure de l'œuvre mérite une attention particulière, avec son appartenance au « spoudogéloion » et son mélange de vers et de prose qui rappelle la vieille « *satura* » latine. On y relève une forme de virtuosité, pour ainsi dire musicale. Cette édition permet une évaluation plus précise de l'auteur dont elle offre une approche totale : on comprend mieux le travail de l'auteur au-delà des seules intentions encyclopédiques. Le travail littéraire s'y laisse apprécier, puisque les parties versifiées sont là pour permettre d'apprécier la virtuosité de Martianus Capella, les parties métriques sont toujours en situation et sont là pour mettre en valeur les parties techniques de l'ouvrage. La notion de *satura* s'y éclaire parfaitement. Le livre IX est celui qui contient le plus grand nombre de vers, plus que le livre II où se trouvent pourtant les chants lyriques des neuf Muses. En particulier, le chant de louange à Jupiter entonné par Harmonie

est un exercice de virtuosité : il s'ouvre par une série d'asclépiades mineurs *kata stichon* de nature hymnique et utilise en tout six mètres différents (en 911-912, cf. p. 113). Le traité de Martianus Capella est un récit allégorique néoplatonicien au service de la science musicale.

À travers une belle synthèse, J.-B. Guillaumin retrace les grandes lignes des théories musicales de l'Antiquité de Pythagore à Isidore de Séville (p. xxii-lxii). Martianus Capella se trouve replacé dans la double tradition de l'encyclopédisme (dominée par Varron, mais où l'on retrouve Pline, Vitruve, Quintilien) et de l'histoire de la musique. J.-B. Guillaumin rappelle la distinction nécessaire entre théoriciens, pour qui la musique prend place dans un système philosophique et les musicographes qui proposent des manuels de préceptes essentiels de l'art musical ; comme l'opposition qui réside entre partisans du nombre, d'une musique mathématique, héritiers de Pythagore (Platon et néoplatoniciens) et partisans de la sensation, d'une musique esthétique, héritiers d'Aristoxène, le disciple d'Aristote. La présentation des traités grecs ou latins conduite jusqu'à Isidore de Séville et Cassiodore fournit l'arrière-plan indispensable pour comprendre dans quel contexte s'inscrit le livre IX et à quels enjeux il obéit. La science grecque, dominée par les noms de Pythagore et d'Aristoxène, est largement représentée mais on voit peu à peu se dégager une tradition latine (Favonius Eulogius, Macrobe et même Censorinus, plus connu en tant qu'historien du calendrier). Martianus Capella est, avec Augustin et Boèce, le plus important représentant de cette tradition. Aristide Quintilien apparaît comme la source suivie par Martianus Capella et le problème de l'adaptation de la science grecque à la langue latine est posé avec lucidité. La présentation des traités grecs ou latins conduite jusqu'à Isidore de Séville et Cassiodore fournit l'arrière-plan indispensable pour comprendre dans quel contexte s'inscrit le livre IX et à quels enjeux il obéit. On appréciera tout particulièrement le tableau synoptique sur les sources (p. lix-lxii) et le Glossaire gréco-latin des termes techniques, en prélude à la traduction (p. lxxi-lxxv).

J.-B. Guillaumin donne une édition fondée sur les principes fondamentaux de l'ecdotique qui sont ceux de la C.U.F. Dans la transmission du traité, le IX^e^ siècle marque le début d'une large diffusion dont l'apogée se situe au XII^e^ siècle : le *de nuptiis* devient, selon l'expression consacrée, le « Larousse des médiévaux », une sorte de manuel scolaire : d'où les 241 manuscrits attestés par la tradition manuscrite. La tradition est donc marquée par un très grand nombre de témoins et par une contamination qui remonte à date haute. La tradition manuscrite a été étudiée par C. Leonardi et J. Préaux dont les travaux font encore autorité. Le stemma retenu est celui établi par D. Shanzer dans son compte rendu de l'édition Willis (*CPh* 81, 1986, p. 63-81). J. Préaux distingue 6 manuscrits essentiels et 15 manuscrits qu'il jugeait « utiles ». Les éditions de J. Willis, de J.-Y. Guillaumin (pour le livre VII) et de M. et B. Ferré (pour les livres IV et VI) reposent sur ce travail de défrichement et s'appuient pour l'essentiel sur leurs conclusions.

Le texte latin est donc fondé sur les leçons des six manuscrits les meilleurs, soit *AHRBDT* dans le stemma, qui se rattachent à l'archétype, au demeurant fort abîmé, de la tradition et non sur les corrections des érudits carolingiens, qui proviennent souvent de seconde main dans ces témoins avant de se répandre ailleurs. Il est impossible de classer les manuscrits de cette branche contaminée dont l'éditeur garde cependant huit témoins représentatifs des niveaux de contamination. Ces manuscrits ne sont cités que lorsqu'ils fournissent une correction ou une conjecture intéressante. Pour les passages métriques, un autre témoin est pris en compte, issu de l'archétype (*Par. Lat*. 13026). Les choix de l'éditeur sont d'ordinaire excellents et toujours justifiés. La lecture de l'apparat critique répond pleinement aux normes scientifiques. Les unités critiques sont d'une parfaite lisibilité et les termes grec font

l'objet d'une rigoureuse transcription dans l'apparat. La transmission de Martianus Capella pose un certain nombre de problèmes et, dans de nombreux cas, il est légitime d'hésiter. Quelques points méritent de retenir l'attention.

En 905, 13, l'auteur propose une conjecture personnelle, à propos d'un enfant (Hyménée ou Cupidon ?) qui joue du monaule (*monaulo personabat*) alors que l'on trouve *monauloter* dans la tradition des meilleurs témoins et que les éditeurs proposent *monauliter sonabat* ; l'adverbe *ter* pourrait s'expliquer par le fait que trois personnes viennent de faire leur entrée ; on pourrait donc comprendre qu'il a joué « à trois reprises ».

En 909, 7, est proposée (*dubitanter*) la conjecture *pulchris orsa numeris* (Vénus « prenant appui sur de beaux rythmes ») plutôt que la leçon des éditeurs *pulchris rosea,* qui pourrait être une conjecture carolingienne ; la restitution *pulchrior ea* serait aussi plausible.

En 912, 18, J.-B. Guillaumin retient la proposition avancée par Fr. Dolbeau de retoucher *habitum,* la leçon des manuscrits, en *halitum* (d'après Lucrèce, VI, 476), et d'écrire *Tellus* au vers suivant avec majuscule. En effet, le poème est en asclépiades mineurs, et le mot *corporis* doit être dactylique, ce qui implique qu'il précède un terme débutant par voyelle ou h.

En 965, 14, un saut du même au même a provoqué une légère lacune et l'éditeur a eu raison de suivre Willis sur ce point, la leçon transmise étant *aliae comiologica*.

En 970, 1-3, le texte est corrompu et la substitution de *uerborum* en *temporum* s'impose, avec la mention d'une lacune par un saut du même au même, *<quae in numerum cadere possunt>* (= *enrhythmon*), suivie de *quae in numerum cadere non possunt* (en gardant la négation = *arrhythmon*).

En 974, 3 (*pes est progressio per legitimos et necessarios sonos iuncta, cuius partes duae sunt arsis et thesis*), compte tenu du lien qualifié de *legitimus* et *necessarius* entre *arsis* et *thesis* on pourrait suggérer de corriger *iuncta* en *uincta.*

En 991, 5, il est question des rythmes dochmiaques, qui avec leurs alliances de pieds inhabituelles, tireraient leur nom « de leur structure sonore ininterrompue (*adsiduus*) et composée ». Le maintien de l'adjectif *adsiduus* n'offre pas un sens satisfaisant ; la proposition serait de rétablir *adciduus,* « qui survient inopinément », bien que cet adjectif ne semble attesté que chez Paulin de Nole.

Le poème final (997-1000) est si corrompu qu'il se prête à l'exercice de la critique textuelle. Au vers 4, est retenue la conjecture de Morelli *cathedris*, face à la leçon *creagris,* des manuscrits ; au vers 17, l'expression *proconsulari uero dantem culmini* étant injustifiable, est adoptée la correction *uerba dantem* (« adressant ses discours à l'éminence proconsulaire ») : aux corrections déjà recensées, on pourrait ajouter *uerbosantem,* qui, avec un sens péjoratif (« être verbeux »), serait à substituer à *uero dantem.* Les vers 18-19 (qui semblent évoquer la métaphore, positive en général, de l'abeille sur sa fleur) sont inintelligibles et sont placés entre les *cruces*. Le meilleur témoin ne porte pas *bombinat ore,* mais *bobinatorem*, c'est-à-dire *bouinatorem* et la traduction proposée est le terme « chicanier », mieux adapté au contexte.

La traduction française est exacte et précise, ce qui est un tour de force, étant donné la sophistication de certaines phrases latines. Deux difficultés sont rencontrées par l'éditeur de Martianus Capella. La première des difficultés de ce texte technique est l'emploi de termes grecs et leur transcription, tantôt en grec tantôt sous leur forme latine ou latinisée ; Martianus Capella n'a pas eu une doctrine préétablie et des variations sont notables et les manuscrits n'offrent pas de règle cohérente de transcription. J.-B. Guillaumin a donc, dans la mesure du possible, respecté les données des manuscrits de base, tout en harmonisant lorsque le passage d'un alphabet à l'autre constituait une gêne à la lecture ou ne donnait pas un résultat cohérent. Heureux est le choix de resystématiser la traduction française en optant pour

le même terme français quand deux mots latins rendent le terme grec, ce qui aidera beaucoup le lecteur (qui n'est pas nécessairement latiniste).

La seconde difficulté repose sur la transcription des chiffres et des nombres. Sur ce point l'éditeur a choisi le recours aux chiffres latins et non à leur transcription littérale, alors que les données textuelles s'avèrent variables ; le plus grand nombre est présenté en chiffres (48), certaines erreurs s'expliquent par une mauvaise lecture ou interprétation des chiffres et cette solution offre une lecture plus fluide des passages qui comportent des énumérations. Sur ces deux points, la solution est à la fois respectueuse, cohérente et sage et permet au lecteur une lecture facile reflétant, pour le latiniste, le texte qu'a voulu composer l'auteur.

Le travail d'édition présente donc toutes les garanties scientifiques souhaitables : traduction précise non dénuée d'élégance pour un texte technique difficile, apparat critique très lisible et très complet reflétant la tradition, commentaire approfondi. Le traducteur est venu à bout des difficultés de ce texte technique, en respectant certains termes grecs (donnant une traduction entre crochets et en procédant de même pour des termes techniques traduits du latin), en tenant compte de la *variatio* entre prose et poésie qui caractérise ce traité et lui donne sa saveur littéraire toute particulière.

Ce livre de Martianus Capella est un traité technique, qui montre des compétences littéraires dans la forme et des compétences techniques sur le fond. La lecture exige une véritable culture musicale et l'éditeur a consacré ses notes à éclairer les aspects techniques ; J.-B. Guillaumin est non seulement un latiniste compétent mais il se révèle être également un musicologue aux connaissances musicales étendues.

Le commentaire (295 pages), à travers les notes abondantes qui accompagnent le texte, aborde tous les aspects du livre consacré à la musique et on saura gré à l'auteur d'avoir considéré l'ouvrage comme une œuvre littéraire et pas seulement comme un traité de musique érudit et savant. Le livre IX est celui qui comprend, ainsi qu'il a été dit, le plus grand nombre de passages poétiques pour illustrer le genre de la *satura*, non seulement le poème introducteur avec le discours de Vénus et le poème final (qui contient les rares données biographiques sur Martianus lui-même), mais aussi un chant d'hyménée, les parties consacrées aux légendes d'Orphée, d'Amphion et d'Arion, le chant d'Harmonie. Augustin, dans son traité *De musica*, se limitait à la rythmique, Boèce, de son côté, se limitera à la rythmique ; Martianus s'efforce de donner les connaissances fondamentales et sans prétendre à l'exhaustivité, donne à son un ouvrage qui sera considéré au Moyen Âge comme une petite encyclopédie. La musique consistant en structures mélodiques et rythmiques, Martianus commence donc par les structures mélodiques, c'est-à-dire les lois de l'harmonie qui permettent d'aboutir à la construction d'une mélodie (sont traitées les sept parties de l'harmonie, à savoir les sons, les intervalles, les systèmes, les genres, les tons – les tétracordes et les pentacordes –, la modulation et la composition mélodique). La première partie comprend 33 chapitres, la seconde en compte 28 consacrés à la rythmique (les temps, l'énumération des temps, les pieds, les genres des rythmes – dactylique, iambique, péonique –, la composition rythmique). Les notes consacrées au développement sur les systèmes et les genres (954-959, p. 203-217) se présentent comme un véritable petit traité musical. L'auteur a pris soin de donner un *Index nominum et rerum*.

Cette édition, qui compte près de 600 pages (dans une graphie serrée pour les notes!) et qui met à la disposition des latinistes, des historiens, des musicologues l'un des grands traités musicaux de l'Antiquité, est une véritable « somme » en elle-même, tout en se présentant comme une œuvre littéraire. J.-B. Guillaumin a su mettre cette érudition, et sa science dont on apprécie la dimension, à la portée du lecteur, ce dont tous les spécialistes doivent lui rendre grâces.

Charles Guittard.

Sources chrétiennes

Paulin de Périgueux, *Vie de saint Martin*, Prologue, Livres I-III, introduction, édition critique, traduction et notes par Sylvie Labarre (Sources Chrétiennes, 581) : Paris, Les Éditions du Cerf, 2016, 403 pages.

Entre Sulpice Sévère (*Vita Martini*, 397) et Venance Fortunat (*Vita Martini*, vers 575), la *Vita Martini* de Paulin de Périgueux occupe une place médiane dans l'hagiographie martinienne, que prolongera un peu plus tard Grégoire de Tours dans son ouvrage *De uirtutibus Martini.* La présente édition offre au lecteur le prologue et les trois premiers livres de cette *Vita* en hexamètres dactyliques, les trois autres devant être publiés ultérieurement par Vincent Zarini. Sylvie Labarre, auteur d'une thèse sur « les métamorphoses du motif du manteau partagé » chez Paulin de Périgueux et Venance Fortunat (Paris, IEA, 1998), était parfaitement armée pour aborder l'édition critique de cette vie de saint Martin dédiée à l'évêque de Tours Perpetuus (458/459-488/489), grand artisan du développement du culte martinien au v^e^ siècle dans la cité tourangelle, dont le poème de Paulin « constitue le volet littéraire ».

L'introduction est divisée en trois chapitres : « L'auteur et le contexte du v^e^ siècle », « L'œuvre, de la *Vita* aux *Gesta* », enfin « La transmission du texte et son établissement ». Elle ne laisse rien dans l'ombre, prenant en compte l'ensemble de l'ouvrage : l'auteur, dont on sait peu de choses assurées (ce Paulin était-il bien originaire de Périgueux, exerçait-il la fonction de prêtre, d'évêque ou de rhéteur ?), et son contexte topographique et chronologique (Tours et la vallée de la Loire, au v^e^ siècle, comme frontière entre terres restées sous l'influence romaine, « îlot de romanité et phare pour la catholicité » attaché au culte de Martin, en particulier sous l'épiscopat de Perpetuus, et régions au nord sous domination barbare d'obédience arienne) ; la datation de l'œuvre, que deux miracles de Martin, historiquement datables, relatés au chant 6 permettent de situer entre 459 et 471 ; son appartenance, comme épopée hagiographique, au genre bien représenté de l'épopée chrétienne au v^e^ siècle (épopées bibliques de Juvencus, Cyprianus Gallus, Claudius Marius Victorius ou Sédulius) ; l'influence assez superficielle des débats théologiques du temps (position médiane entre Augustin et Pélage dans la controverse semi-pélagienne) ; enfin portrait, renouvelé par rapport à Sulpice Sévère, du saint homme, évêque-*patronus* plus que moine, « investi d'une mission civique et sociale autant que religieuse» (p. 26).

On apprécie les pages sur le projet littéraire de l'auteur et la structure de son ouvrage. Face à son modèle, le travail de *réécriture* ou de *métamorphose poétique* – Paulin dit *translatio* ou *transcribere* – et d'amplification rhétorique – 3622 vers face aux quelque 50 pages de l'œuvre de Sulpice – ne se borne pas, tout en respectant les matériaux dont il hérite, à en proposer une paraphrase en vers, mais consiste bien à « faire du neuf avec de l'ancien », à transformer la *uita* sulpicienne en *gesta* du héros chrétien. La division tripartite reflète les trois sources du texte : la *Vita Martini* de Sulpice « retraitée » dans les livres 1 à 3, les *Dialogues* 2 et 3 du même glosés dans les livres 4 et 5, enfin le livre 6 inspiré d'un *indiculus* des miracles posthumes de Martin rédigé et remis au poète par Perpetuus. Sur la place du prologue dédié à ce dernier, on adhère pleinement aux arguments qui montrent qu'il accompagnait le chant 6 et non pas l'ensemble de l'œuvre, et l'on s'étonne que l'éditrice n'en tire pas la conséquence de placer ce prologue au début du chant 6, même si le manuscrit R, seul cependant, le place au début de l'ensemble de l'œuvre.

L'auteur s'attache à caractériser la spécificité de l'œuvre définie comme une épopée hagiographique dans le cadre du développement du genre épique dans la latinité tardive : dette à l'égard des poètes chrétiens antérieurs (les épopées bibliques de Juvencus et Sédulius), mais renouvellement par la substitution au texte scripturaire

d'un texte-source qui n'a pas le même statut, la vie de saint), et surtout dette envers Virgile omniprésent dans l'intertexte (dans la forme, par l'emploi de l'hexamètre dactylique, le mètre épique par excellence, et dans la thématique qui héroïse le saint en lui conférant les attributs et les attitudes des héros de l'épopée païenne, convertissant ainsi l'*epos* antique aux exigences de la spiritualité populaire du temps de Paulin). L'auteur analyse ensuite les procédés littéraires propres à l'épopée hagiographique de Paulin : le rejet du paganisme et de ses symboles remplacés par des équivalents chrétiens, une typologie christique qui fait de Martin un médiateur entre Dieu et les hommes, la description, « qui place les faits sous les yeux » (*sub oculos subiectio*), comme technique de visualisation mentale capable d'entraîner l'adhésion et la foi, car, pour Paulin, voir c'est croire ; des procédés stylistiques entre néo-classicisme et néo-alexandrinisme créent un mélange des genres au service d'une *utilitas* morale et théologique ; enfin une contamination de l'épopée par des genres relevant du discours oral comme le sermon et le panégyrique se manifeste par les interventions du poète-prédicateur multipliant les éloges, les prières, les actions de grâces.

La transmission manuscrite a été entièrement revue pour l'établissement d'un nouveau texte critique. L'auteur, qui renvoie à son étude exhaustive de la transmission manuscrite (*Revue d'histoire des textes* 7, 2012), souligne une singularité, le fait que les huit témoins conservés, dont trois seulement offrent un texte complet (auxquels s'ajoutent deux *recentiores* de peu d'intérêt pour l'éditeur moderne) datent de l'époque carolingienne et sont ancrés dans l'est de l'empire carolingien, peut-être parce que l'idéologie politique qui se dégage de l'œuvre de Paulin était en phase avec « le modèle du protecteur de la monarchie franque qui triomphe sous Charlemagne » (p. 66). Diverses observations paléographiques (présence ou absence de certaines lacunes et de *tituli* en particulier) ont permis d'établir un *stemma* précis et de proposer un texte plus proche des leçons des manuscrits, limitant les corrections et les conjectures des éditeurs précédents, ce qui aboutit à modifier en 31 passages le texte de Petschenig dans le *CSEL* (1888). Il s'agit désormais, avec un apparat critique moderne, de l'édition de référence de ce texte.

Une abondante bibliographie clôt l'introduction, précédée d'une analyse méthodique des six chants de l'ouvrage, qui indique pour chaque section les passages parallèles de Sulpice Sévère et de Venance Fortunat. La traduction s'attache à rendre avec une extrême exactitude un texte dont le foisonnement rhétorique, la préciosité recherchée et le lexique moral posent bien des problèmes au traducteur, qui réussit ici à proposer, en même temps, un texte d'une lecture élégante à qui négligerait l'original latin. L'annotation, abondante et toujours utile, historique et surtout littéraire, éclaire le texte par de multiples rapprochements internes et externes, le situant ainsi dans la tradition de l'épopée chrétienne entre Juvencus et Venance Fortunat, sans négliger les multiples échos, volontaires ou inconscients, souvent à peine suggérés, de la tradition antique païenne, témoins de la vaste et éclectique culture de Paulin.

Gérard Nauroy.

Bibliotheca Teubneriana

Lucius Annaeus Seneca, *De clementia libri duo*, edidit Hermannus Malaspina (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana BT 2021) : Berlin/Boston, De Gruyter, 2016, xxxviii et 48 pages.

Voici plus de vingt ans qu'Ermanno Malaspina travaille sur le *De clementia* de Sénèque, et sa présente publication dans la prestigieuse collection Teubner s'inscrit

dans la continuité de l'édition commentée qu'il a déjà procurée en 2001 (Edizioni dell'Orso, Alessandria, rééditée en 2004) ; édition fort riche et d'une très grande qualité, qui continue à former ici le socle de son travail. Depuis cette date cependant Ermanno Malaspina n'a cessé de réfléchir aux problèmes, tant textuels que d'interprétation, que pose le traité de Sénèque, et l'édition Teubner présente plusieurs innovations par rapport à celle de 2001/2004.

Le livre se compose d'une longue préface (p. vii-xxxviii), du texte latin escorté de son apparat (p. 1-42), et de deux *indices*, *nominum* (p. 43-44) et *rerum* (p. 44-48). Comme c'est la règle dans la collection Teubner, la *Praefatio* est principalement consacrée aux problèmes d'établissement du texte, mais elle aborde aussi, rapidement et de façon synthétique, plusieurs questions proprement historiques ou littéraires. Ermanno Malaspina commence par présenter les conditions de composition du *De clementia* (p. vii-x). Il rappelle l'actualité de la notion de clémence au début du règne de Néron et la présence du terme de *clementia* chez divers auteurs de cette époque, ainsi que dans les discours mêmes de Néron, lesquels étaient, comme on le sait, écrits par Sénèque. Le traité sénéquien est-il inachevé ou mutilé ? Personne ne peut donner de réponse sûre, reconnaît Ermanno Malaspina., même si par la suite (p. xxiv) il semblera pencher pour la première hypothèse, comme nous le dirons. S'agissant de la date de composition, il renonce à tirer argument de la mort de Britannicus, considérant qu'elle ne saurait avoir empêché Sénèque de louer la *clementia* de Néron et ne peut donc constituer un *terminus ante quem*.

La tradition manuscrite dépend tout entière du manuscrit *N* (*Nazarianus*), qui réunit le *De beneficiis* et le *De clementia* ; manuscrit en pré-caroline, écrit en Italie du Nord aux environs de l'an 800. Il porte des corrections du scribe lui-même, mais aussi d'un autre correcteur (N^2) qui avait encore sous les yeux le modèle de *N*. Un second manuscrit ancien est *R* (*Reginensis*), copié dans le deuxième quart du IX^e s. soit en Italie du Nord, soit plutôt en France. *R* dépend étroitement de *N*, et Ermanno Malaspina tient pour certain (opinion qu'il soutenait déjà dans son édition de 2001) qu'il provient de *N* après les interventions de N^2. Mais en est-il une copie directe ou faut-il supposer un intermédiaire inconnu de nous, intermédiaire qui serait de toutes façons très proche de *N* ? En 2001 Ermanno Malaspina supposait une filiation directe. Ici en revanche non seulement il admet qu'il n'y a pas d'arguments décisifs en faveur de l'une ou l'autre hypothèse (p. xvi : « ut breuiter dicam, num inter *Nazarianum* et *Reginensem* codex quidam intercesserit hodierno die neque adfirmare neque negare ausim, dummodo interpositus hic *Nazariani* simillimus fuerit »), mais il semble pencher plutôt pour l'existence d'un tel intermédiaire, qui expliquerait plus facilement que *R* ait été copié en France, comme le suggère la paléographie. Il aboutit ainsi à la conjecture suivante (p. xvii-xviii) : il y a 1200 ans aurait subsisté en Italie du Nord un manuscrit ancien, fautif et détérioré, qui réunissait le *De beneficiis* et le *De clementia*. Les bibliothécaires le firent transcrire, d'où l'apographe appelé *N*. Mais ce dernier étant à son tour de faible qualité, un correcteur (N^2) reçut l'ordre de le corriger, de façon qu'on pût en tirer une copie aussi correcte que possible. C'est cette copie de *N* qui fut expédiée en France et y servit de modèle à *R*. À son tour *R* est à l'origine de la plupart des manuscrits *recentiores*, au nombre de 300 environ, copiés pour la plupart à partir du XII^e s. Une exception cependant : le ms *Q* (*Lipsiensis Rep. I 4.47*, XII^e s.) présente des leçons qui ne se rattachent qu'à *N*. Ermanno Malaspina donne p. xix un stemma des principaux *recentiores* et familles de *recentiores.* Lui-même en a collationné vingt, et il confirme que la plupart se rattachent à *R*, avec des contaminations réciproques. Ces manuscrits ne ne sont pas d'une grande utilité pour l'établissement du texte. Enfin, pour finir sa revue des manuscrits, Ermanno Malaspina s'interroge (p. xxiii-xxiv) sur le modèle perdu de *N*. C'était probablement un manuscrit de piètre qualité, en minuscule cursive ; et

la pauvreté de cette transmission du texte peut s'expliquer (mais ce n'est que conjecture) par le fait que Sénèque n'aurait achevé que le premier des trois livres qu'il avait prévus initialement pour son traité, les autres étant restés « *rudes atque incondit[i]* », parce que le philosophe aurait réalisé au cours de son travail la véritable nature de Néron et de sa clémence.

Le texte latin s'appuie sur celui de l'édition de 2001, avec cependant deux différences : une autre conception de l'apparat critique, et une dizaine de leçons modifiées. L'apparat d'abord : si celui de l'édition de 2001 était concis et dépouillé, c'est que l'ouvrage comportait en annexe une « lista critica » où avaient été reléguées les variantes textuelles de second rang. La collection Teubner excluant cette présentation, l'apparat critique s'est augmenté d'autant, et il intègre désormais de nombreuses variantes manuscrites et conjectures d'éditeurs précédents. Le lecteur dispose ainsi d'une vision très complète non seulement de la transmission manuscrite, y compris dans ses erreurs les plus manifestes, mais aussi de l'évolution de la critique textuelle au fil des générations d'éditeurs. L'inconvénient qui en résulte, c'est un apparat compact où se mêlent l'essentiel et l'accessoire, voire le très accessoire, et où les lignes de force ne sont pas toujours faciles à déceler. Il nous semble cependant que le choix d'Ermanno Malaspina est le bon : en persistant à mettre à la disposition du lecteur la quasi-totalité des éléments qu'il a recueillis au prix d'un considérable travail de collation, tant dans les manuscrits que dans les éditions successives du *De clementia*, il fournit un panorama quasi complet de l'histoire du texte et dispense pour longtemps les philologues futurs de revenir sur ce dépouillement. Quant aux leçons qui diffèrent de celles de l'édition de 2001, elles sont au nombre de 10 : on en trouvera la liste p. xxiv, note 78, et il n'est pas utile de la reproduire ici. Ce que l'on remarque, c'est que ces innovations révèlent une prudence accrue : à plusieurs endroits Ermanno Malaspina introduit des *cruces* qui n'apparaissaient pas dans sa précédente édition (I 20.2 ; II 6.1) ; en II 2.1 et 2.2 il renonce à combler les lacunes supposées avant respectivement *omnia* et *blandum*. Ailleurs les modifications tiennent à une prise en compte plus stricte de l'usage sénéquien (I 8.3 *ista* ; 9.4 *parta*). Le travail de 2001 manifestait déjà une savante probité et une attention scrupuleuse au texte latin. Quinze ans plus tard, ces qualités sont encore exacerbées, appuyées sur une inlassable familiarité avec le traité de Sénèque. Aussi cette édition apparaît-elle désormais comme l'édition de référence du *De clementia*.

Mireille Armisen-Marchetti.

Oxford Classical Texts

Titvs Livvs, *Ab Vrbe condita*. III : *Libri XXI-XXV*. Recognouit et adnotatione instruxit J. Briscoe (Oxford Classical Texts) : Oxford, Oxford University Press, 2016, xxxix et 391 pages.

John Briscoe nous avait habitués à ce que ses travaux sur Tite-Live – éditions de textes ou commentaires – portent plutôt sur les quatrième et cinquième décades de l'*Ab Vrbe condita*. Avec ce volume, il change de décade en s'intéressant à la troisième, sous la forme d'une nouvelle édition des livres XXI à XXV, qui couvrent la période 218-212 av. J.-C. L'ouvrage est destiné à remplacer, dans la collection des « *Oxford Classical Texts* », le tome III précédemment dû à C.F. Walters et R.S. Conway (1re édition : 1929).

Le volume commence comme il se doit par une introduction (« Préface »), rédigée en anglais (sur cet usage de l'anglais, en lieu et place du latin, voir p. xxv). On y découvre au fil des pages les directions suivies par Briscoe pour se différencier de Conway-Walters : corriger les inexactitudes ou autres défauts de ses prédécesseurs (p. v, n. 1 et p. xx, n. 63), donner un stemma, volontairement omis à l'époque par Conway-Walters (p. v, n. 1), fournir un apparat critique plus lisible (p. xxiii). De fait l'édition de Briscoe s'appuie prioritairement sur les manuscrits suivants, soigneusement décrits dans les pages viii à xvii : *P*, *R*, *C*, *M*, auxquels s'ajoutent un certain nombre de manuscrits dérivant de *R* par le biais d'un intermédiaire perdu, appelé *Γ* par Briscoe, à savoir *B*, un groupe de manuscrits italiens regroupés sous le sigle *Λ* (*Q*, *A*, *N*, *O*, *Z*) et enfin un groupe de manuscrits désignés par *Δ (D*, *E*, *K*). Pour ce qui est des *codices deteriores*, utilisés dans l'édition de la C.U.F., ils sont simplement listés pour mémoire par Briscoe, p. xvii-xix. De fait, le choix du savant britannique est innovant dans la mesure où il a collationné deux *codices* découverts ou mis à l'honneur à la fin des années 80 et au début de ce siècle : il s'agit du manuscrit *Q* (Naples, BN, Vindob. Lat. 33, xii^e^ siècle), découvert par G. Billanovich (*Tradizione e fortuna di Livio tra Medioeve e Umanesimo*, Padoue, 1981, p. 227-229), et du manuscrit *O* (Chicago, Newberry 164, xii^e^ siècle), signalé à l'attention de l'éditeur par M. Reeve à la fin de l'année 2013. La collation des manuscrits retenus s'est faite de la façon suivante : à partir de fac-similés pour *P* et *A*, d'images digitalisées fournies par les bibliothèques concernées pour *R*, *C*, *B*, *D*, *E*, *K*, *Q*, *Z* et *F*, de photos digitalisées disponibles sur le site web de la Bibliothèque Laurentienne de Florence pour *M* et *N*, et enfin par une consultation directe du manuscrit à Chicago pour *O*. La préface contient encore des indications sur les principes qui ont guidé Briscoe dans son apparat, positif précisons-le, et sur ses choix en matière d'orthographe. Elle s'achève sur des considérations sur des questions de présentation. Parmi ces considérations, la justification du rejet, dans un appendice (p. 365-379), d'un grand nombre de conjectures, qui, s'il allège l'apparat proprement dit, rend en définitive sa consultation complète malaisée.

La présentation du texte est soignée. Les passages corrompus sont systématiquement mis en évidence par le recours aux *cruces*, l'auteur répugnant sans doute à se lancer parfois dans des devinettes. Il va de soi que s'agissant d'une œuvre travaillée depuis des siècles, une nouvelle lecture n'en changera pas le texte de manière signifiante. On notera que, sauf erreur de notre part, le volume ne comprend que peu de nouveautés par rapport aux travaux déjà existants. Lorsque c'est le cas, il s'agit de corrections d'ordre graphique (exemples : XXV, 5 ,17 : *e* scripsi : *ex* ΜΛΑΝ^c^… ; XXV,29, 5 : *di* scripsi : *dei* P). La différence de cette édition avec les autres éditions, notamment celles parues dans la *Bibliotheca Teubneriana*, ou dans la C.U.F., réside avant tout dans la préférence accordée à tel ou tel manuscrit ou telle ou telle conjecture plutôt qu'à un(e) autre. Tout choix est évidemment sujet à discussion. On en donnera quelques exemples : en XXV, 1, 11, Briscoe préfère sans doute à tort la leçon de *P* (*M. Aemilio praetori urb.*) à la correction de Walters, adoptée à son tour par F. Nicolet-Croizat dans son édition de la C.U.F. (bonne justification chez F. Nicolet-Croizat, p. 90, n. 9, de la nécessité de supprimer *urb.*, qui doit être considéré comme une glose). On pourra également reprocher à Briscoe d'avoir parfois omis de mentionner, ne serait-ce que dans les *addenda*, certaines conjectures des auteurs de la C.U.F., pourtant non dénuées d'intérêt (exemple : XXIV, 26, 10).

Le texte est accompagné d'un apparat très lisible, bien que non dépourvu de l'une ou l'autre coquille, qui a échappé à la sagacité de l'auteur au moment de la relecture (exemples : p. 300, 21 : il convient de lire *deducti* et non *reducti*). Il est suivi des *Apparatui critico addenda* dont il a été question plus haut et d'un *Index nominum*.

On aura compris qu'en dépit de ces réserves de détail, cette nouvelle édition remplace en fait avantageusement celle de Conway-Walters, pourtant pionnière à son époque. L'énormité du travail accompli et la rigueur dont son auteur a fait preuve imposent le respect.

Martine Chassignet.

C. Svetonivs Tranqvillvs *De uita Caesarum libros VIII et De Grammaticis et rhetoribus librum*. Recogn. et adnot. Robert A. Kaster

Il est rendu compte de cet ouvrage conjointement avec les *Studies on the Text of Suetonius'* De uita Caesarum du même auteur dans le présent volume (p. $$$).

Vetus Latina

Euangelium secundum Marcum, ed. Jean-Claude Haelewyck (*Die Reste der altlateinischen Bibel*, 17 – fasc. 7 = p. 481-560) : Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2017.

L'édition des traductions vieilles latines de l'évangile de Marc poursuit régulièrement son chemin, à un rythme soutenu (7 fascicules en 5 ans). Le travail est toujours aussi attentif et minutieux, mais je ne puis que répéter l'avertissement que j'avais déjà donné à propos de fascicules précédents : le phénomène synoptique, qui fait que Matthieu, Marc et Luc rapportent souvent les mêmes événements et les mêmes paroles de manière très proche, rend impossible l'attribution sûre d'une allusion des Pères, et même d'une citation textuelle, à un évangéliste précis, et encore plus quand on tient compte des variantes des manuscrits aussi bien des Pères que des évangiles.

Le présent fascicule contient l'épisode dit « du jeune homme riche » (qui chez Luc n'est d'ailleurs pas un jeune homme mais un notable), où Jésus invite son interlocuteur à vendre tous ses biens et à en donner le prix aux pauvres, après quoi il aura « un trésor dans le ciel (Marc) / dans les cieux (Matthieu, Luc) ». À première vue, je pourrais m'étonner que J.-C. Haelewyck n'ait pas noté une citation chez Cyprien, *De Lapsis* 11, où cette invitation est citée en des termes qui correspondent bien sinon au texte principal vieux latin de Marc selon Haelewyck, du moins à des variantes qu'il a relevées. Mais l'invitation du Christ est précédée chez Cyprien par « Si tu veux être parfait », qui ne se lit que chez Matthieu, ce qui justifiera une préférence pour ce dernier, même si le reste s'accorde bien avec Marc. Et si l'on ajoute que la différence de nombre entre « le ciel » et « les cieux » dans le grec de l'édition Nestle-Aland du Nouveau Testament repose sur des choix de l'éditeur en présence de variantes, qu'il s'est aussi produit des contaminations entre plusieurs versions évangéliques dans la tête des auteurs anciens, puis de leurs copistes médiévaux, la difficulté des attributions est évidente.

Nous y verrons plus clair quand Matthieu et Luc auront été publiés également. Il se pourra que certains textes des Pères se trouvent alors avoir été rapprochés de plusieurs évangiles concurremment, ce qui n'est pas bien grave et peut correspondre à une réalité, mais aussi, plus ennuyeux, que certains aient été laissés de côté par tout le monde parce que leur attribution à un synoptique particulier ne s'imposait pas.

Michel Poirier.

Euangelium secundum Marcum, ed. Jean-Claude Haelewyck (*Die Reste der altlateinischen Bibel*, 17 – fasc. 8 = p. 561-640) : Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2018.

L'édition des traductions vieilles latines de l'évangile de Marc se poursuit à un rythme soutenu (huit fascicules en six ans) de manière toujours aussi minutieuse. Je reprendrai seulement l'avertissement que j'avais déjà donné à propos de fascicules précédents : dans les péricopes qu'ils ont en commun, Matthieu, Marc et Luc rapportent souvent les mêmes événements et les mêmes paroles de manière très proche, et des incertitudes sont inévitables.

Michel Poirier.

Éditions diverses

Cicéron, *Fins des biens et des maux*. Traduction, introduction, notes, chronologie, bibliographie et index par José Kany-Turpin : Paris, GF Flammarion, 2016, 340 pages.

On se félicitera de la publication chez Flammarion par José kany-turpin de la première traduction intégrale en français depuis les années 1930 du traité *De finibus bonorum et malorum* que l'Arpinate consacre à l'étude des fondements de l'éthique. Mais l'originalité de cette parution réside surtout dans l'excellente introduction de quelque quarante pages dont les différentes rubriques (présentation générale ; argumentation ; innovations : nature, culture, éthique) contribuent à en éclairer le contenu.

C'est ainsi que M^me^ kany-turpin commence par rappeler que le *De finibus* constitue le premier des traités de la trilogie éthique de Cicéron et qu'il s'inscrit dans la tradition socratique par sa définition de la sagesse comme art de vivre. Mais il y a plus. L'ouvrage montre comment les philosophies hellénistiques en général et celle d'Antiochus d'Ascalon en particulier ont essayé de déterminer la fin de l'homme « dès le berceau ». De fait, il offre un témoignage exceptionnel sur cette conception absolument novatrice selon laquelle l'éthique trouve son origine et son principe directeur dans la « tendance naturelle » de l'homme, commune à tous les êtres animés. Or, ce naturalisme de l'éthique grecque pose problème : dans quelle mesure est-il compatible avec une culture donnée et plus spécialement avec les « mœurs », dont provient le terme même de morale ? Enfin, il place au coeur des débats la notion clé d'*honestas*, de « beauté morale », insiste sur le « métier » d'homme et promeut l'idée d'une « société » universelle – jetant ainsi les bases d'un humanisme appelé à connaître le brillant avenir que l'on sait. Le décryptage du titre de ce traité (où *De finibus* transpose en latin la formule grecque *péri télôn* et où le génitif explicatif *bonorum et malorum* précise le sens abstrait de *finis* = « finalité »), la recherche doxographique des sources (entre autres Diogène de Babylone et Antiochus d'Ascalon), la contextualisation historique et culturelle de l'ouvrage (avec une insistance spéciale sur l'individualisation des règles de conduite) constituent les temps forts d'une entrée en matière pleinement démonstrative et persuasive.

Mais l'essentiel de cette préface contenant les notions préliminaires à l'intelligence du traité cicéronien réside dans l'analyse critique qu'elle propose de l'oeuvre.